

THÈSE DE
PARIS.
1888.
N^o. 70.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

SAINT BENOIT D'ANIANE

PAR

F. HARDY



PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES
HENRI JOUVE

23, RUE RACINE, 23

—
1888

LA VIE ET L'OEUVRE
DE
SAINT BENOIT D'ANIANE

PAR
F. HARDY



PARIS
IMPRIMERIE DES ÉCOLES
HENRI JOUVE
23, RUE RACINE, 23
—
1888

A MES PARENTS

A MONSIEUR PAUL CAZALIS DE FONDOUCE PÈRE

OUVRAGES A CONSULTER

- MABILLON. — *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, præf., page 27 et præf. ad sæcul. V. pars. XXV.
- ARDON. — *Vita S. Bened. Anian.*, ap. Mabillon, loc. cit.
- BALUZE. — *Miscellanea*, t. V.
- H. MÉNARD. — *Concordia regularum S. B.*, Paris, 1638.
- Histoire Littéraire de la France*, t. V. Paris 1738.
- BAILLET. — *Vie des Saints*, Paris, 1739.
- P. I. NICOLAI. — *Der heilige Benedict von Aniane*, Cologne, 1866.
- KRATZINGER. — *Der Benediktinerorden und die Kultur*, Heidelberg.
- JAFFÉ. — *Bibliotheca rerum germanicarum*, t. VI, Monumenta Alcuiniana, Berlin. 1873.
- GERÖRER. — *Allgemeine Kirchengeschichte*, t. III et IV.
- A. NEANDER. — *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche*, 4^e auflage, t. III, et IV, Gotha, 1863.
- MONTALEMBERT. — *Les moines d'Occident*, t. II et III, Paris, 1877.
- GUIZOT. — *Histoire de la Civilisation en France*, t. I et II.
- A. MARCHAND. — *Moines et Nonnes*, t. I, 1882, Paris.
- G. FREITAG. — *Aus dem Mittelalter*, t. I. Leipzig, 1885.
- DOM VAISSETTE. — *Histoire générale du Languedoc*, t. II et III, nouvelle édition, Toulouse, 1872 et 1875.
- LE PÈRE MENAULT. — *Saint Benoît d'Aniane*, Paris, 1860.
- I. GURLITT. — *Geschichte des Benedictinerordens*, Hambourg, 1824.
- I. G. S. SMITH. — *Dictionary of Christian Biography*, article *Benedictus of Aniane*. Londres, 1877.
- E. CHASTEL. — *Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours*, t. III, Paris, 1885.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

SAINT-BENOIT D'ANIANE

CHAPITRE PREMIER

DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN JUSQU'A BENOIT D'ANIANE.

Entre l'Europe du v^e et du vi^e siècle et l'Europe telle qu'elle nous apparaît trois cents ans plus tard, nous remarquons une sensible différence. Un grand mouvement en avant s'est produit ; à une ère de désordre, de barbarie, où tout sentiment national était en grande partie éteint, où la science avait perdu ses principaux représentants, où les hommes en grande masse étaient en proie à toutes sortes de misères, succède une période de tranquillité relative, un réveil très prononcé du sentiment religieux, un accroissement de civilisation, une amélioration réelle dans la situation des peuples qui deviennent plus laborieux, plus honnêtes et plus heureux.

L'honneur de cette révolution pacifique revient pour une large part aux ordres monastiques et en première

ligne à l'ordre bénédictin qui, dans ce mouvement civilisateur, prit la place que l'Église aurait dû toujours garder, mais qu'elle avait perdue peu à peu en laissant son clergé tomber dans un état de grand désordre et de décadence.

A peine l'ordre bénédictin est-il créé que nous le voyons étendre partout sa bienfaisante influence. Ses monastères deviennent les berceaux non seulement de villages et de bourgs, mais aussi de villes considérables. Tous ceux qui éprouvent le besoin d'une vie calme et réglée, qui veulent échanger des pensées sérieuses, s'instruire, accourent à leurs couvents.

Comme la baguette d'Aaron, selon le langage fleuri du moyen-âge, l'ordre bénédictin absorba bientôt les autres ordres déjà établis. Les rois, les papes, les princes prennent le nouvel ordre sous leur protection et le donnent en exemple à toute la chrétienté.

Ce succès aussi rapide qu'étonnant, l'ordre bénédictin le doit à cette considération que, le premier, il se sépare entièrement, tant par sa constitution que par le but qu'il se propose, des autres ordres existants. Jusqu'alors, on s'était contenté d'accommoder les cloîtres d'Europe aux traditions et aux mœurs de l'Orient. Saint Athanase, le moine Cassien, saint Martin de Tours, avaient bien sans doute introduit quelques modifications; ils avaient bien senti les défauts que présentaient les associations cénobitiques de l'Orient; ils s'étaient bien efforcés de les améliorer, de les purifier en exigeant des moines le travail obligatoire. Mais le changement n'était pas assez radical. Les moines n'avaient d'autre but que d'échapper aux

plaisirs, aux tentations, aux corruptions de la société civile. Ils voulaient se livrer seuls, ou à peu près seuls aux élans de leur piété, obéir aux rigueurs de leur conscience. Mais ils n'avaient nulle prétention de dominer et de diriger la vie entière. Ils menaient le genre de vie qui convenait le mieux à leur propre inclination et cela dans le même couvent (1). Quand ils font le bien autour d'eux, ils agissent séparément sans aucune entente. C'est une vie sans cohésion, une vie libre dans la vie commune et par suite manquant nécessairement de force et de stabilité.

En Italie, pays plus spécialement accessible à l'influence grecque, c'est surtout la règle de saint Basile qui est en faveur, tandis que dans le sud de la Gaule et en Espagne on trouve celle de Cassien.

Benoît de Nursie, qui vers l'an 529 s'était retiré avec quelques moines dans la sauvage Campanie sur le mont Cassin, comprit le premier le grand rôle qui était départi au monachisme. Sans doute il n'avait pas d'abord pensé à créer une mission universelle chargée de civiliser l'Europe. A l'exemple des moines d'Orient il avait commencé par passer plusieurs années dans la solitude au milieu de pénitences sévères, invitant ceux qui s'unissaient à lui à suivre son exemple. Ce ne fut que plus tard que voyant avec douleur le relâchement et les graves désordres qui régnaient parmi les moines de son époque, il sentit la nécessité de réunir tous ces éléments disparates et de donner aux hommes repentants et religieux de ce

1. Mabillon. *Annales, præf.*

monde, des maisons de refuge où la vie en commun, la pauvreté, la prière et le travail seraient à la base du nouvel ordre. Il ne veut plus de la contemplation béate des moines de la Thébàïde. « L'oisiveté, dit-il, est l'ennemie de l'âme. » La tâche du moine sera désormais de prêcher la foi, de combattre le paganisme, d'élever la jeunesse et de cultiver la terre. Aussi son premier soin fut-il d'interdire à ceux qui s'étaient joints à lui la vie licencieuse des moines irréguliers qui rôdaient de couvents en couvents et répandaient leur influence corruptrice sur les mœurs et sur la religion. Il exigea que les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de célibat fussent strictement gardés. Le succès dépassa son attente ; bientôt ses mains diligentes, aidées des moines qui l'avaient suivi, transformèrent entièrement le mont Cassin. Ces terrains naguère incultes et arides, encore tout couverts des ruines que les hordes barbares avaient répandues sur leur passage se transformèrent en jardins pleins de fertilité, tout autour desquels vinrent s'établir des serfs et des hommes libres qui, à leur tour fondèrent des villages et des bourgs.

En 541 la règle bénédictine est introduite en Sicile, à Messine, par le moine Placide. En 543 elle passe en Suisse et en France. Dans ce dernier pays un autre élève de Benoît, saint Maur, alla fonder en Anjou le cloître de Glanfeuil qui prit plus tard le nom de saint Maur-sur-Loire.

En 596, sous le pontificat du pape Grégoire-le-Grand, qui, dit-on, vivait lui-même d'après la règle de saint Benoît et avait écrit un panégyrique du fondateur de

l'Ordre, l'influence bénédictine se répandit de plus en plus. Nous voyons, en effet, le moine Augustin, prieur du cloître de Saint-André à Rome, passer en Angleterre avec quelques moines et fonder dans ce pays de nombreux couvents. De l'Angleterre, la règle se répandit en Irlande où les moines qui s'étaient déjà rattachés à Cassien et à Colomban échangèrent en grand nombre les règles de ces derniers contre celle de Saint Benoît.

En Allemagne, il est probable que la règle de saint Benoît fut introduite par Willibrod l'apôtre des Frisons. Vers l'an 690, il vint en effet, fonder le monastère d'Ep-ternach dans le Luxembourg et y introduisit la règle bénédictine. Alors s'élevèrent rapidement à Fritslar, à Fulda en Prusse, à Saint-Gall en Suisse, à Reichenau sur le lac de Constance, à Salzbourg en Autriche, de célèbres couvents qui devinrent de puissants foyers de lumière pour toute l'Allemagne.

C'est ainsi que l'ordre bénédictin se développant sans cesse devenait un grand et puissant arbre à l'ombre duquel vinrent chercher un asile les peuples d'Allemagne, d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Espagne, et dont les branches s'étendirent bientôt jusqu'aux Slaves et jusque chez les peuples du Nord.

Il est temps maintenant de donner un rapide aperçu de cette règle dont nous aurons à reparler quand nous étudierons les changements que Benoît d'Aniane y introduisit. C'étaient des règlements faciles et simples en vue du travail, du service et des repas. Tout en introduisant dans sa règle des éléments nouveaux, Benoît s'était inspiré des principes déjà en vigueur dans les autres couvents.

La règle comprenait soixante-dix-huit sections groupées en cinq grandes parties.

- 1° Des devoirs généraux de l'abbé et des moines ;
- 2° Des services divins et des différentes prières ;
- 3° Des devoirs de l'intérieur ;
- 4° Des fautes et des punitions ;
- 5° De certains points ne rentrant pas dans la quatrième subdivision.

La vie journalière du moine bénédictin était minutieusement réglée. A deux heures du matin les moines devaient se lever pour dire matine. Là on lisait des parties du vieux et du nouveau Testament et on chantait des cantiques. Venaient ensuite les heures de méditation qui duraient jusqu'à 6 heures du matin. A partir de ce moment commençait le travail dont la durée était de 6 heures consécutives. Par le travail, Benoît entendait que les uns iraient moudre au moulin, pendant que d'autres pétriraient et cuiraient le pain, travailleraient dans les champs, laboureraient, sèmeraient, bêcheraient et défricheraient la terre ou bien encore travailleraient à la cuisine, ou s'occuperaient de l'éducation des enfants. C'était en effet, une vieille habitude des monastères que Benoît conserva de recevoir des enfants que leurs parents avaient dès leurs plus jeunes ans voués à la vie monacale. On les appelait oblats (*oblati*). A 4 heures de l'après-midi, tous les moines devaient de nouveau se réunir pour entendre de pieuses lectures. A 6 heures venait le repas après lequel il était permis aux moines d'aller se reposer sur leur lit, afin, dit la règle, qu'ils puissent faire tranquillement leur digestion.

Pour ce qui est de la nourriture même, le régime auquel Benoît soumit ses religieux était relativement doux; ils avaient chacun deux repas par jour consistant en soupe, légumes et pain; la viande n'était permise que quelquefois.

Il n'y avait pas de jeûne entre les fêtes de Pâques et de la Pentecôte; mais depuis la Pentecôte jusqu'au 13 septembre, on jeûnait les mercredis et vendredis; à partir du 13 septembre jusqu'à Pâques on ne prenait qu'un seul repas. En temps de carême le jeûne était très rigoureux et les bénédictins devaient se mortifier, en retranchant sur leur nourriture, sur leur sommeil et leurs conversations.

Quant aux dortoirs, ils comprenaient de cinq à vingt lits, composés chacun d'une paillasse, d'un drap de serge, d'une couverture et d'un chevet.

Pour le costume Benoît de Nursie ne le fixa pas d'une manière uniforme pour les monastères de tous les pays qui acceptèrent sa règle. Il autorisa les abbés de chaque monastère à modifier suivant les exigences du climat les indications générales qu'il leur donnait.

Enfin pour la discipline Benoît établit que les religieux coupables de désobéissance, ou de tout autre manquement, seraient tout d'abord reprimandés en particulier par le doyen; en cas de récidive la réprimande était faite en public. Puis venait l'excommunication, c'est-à-dire l'exclusion du repas et de la prière en commun. Si cette peine était inefficace le moine était exclu du couvent.

Pour s'assurer du sérieux avec lequel les membres en-

traient dans l'ordre, Benoît institua le noviciat. Toute personne qui demandait à entrer dans le cloître, devait d'abord faire un an de noviciat pendant lequel elle était astreinte à un régime beaucoup plus dur que celui existant dans le cloître même. Si à la fin de cette année d'épreuve elle persévérait dans son désir, elle était définitivement admise. On l'introduisait dans l'oratoire, et là, devant l'assemblée tout entière, elle devait, sur l'autel et au nom du saint dont les reliques étaient déposées dans le couvent, promettre les trois points suivants : La stabilité (*stabilitas loci*), l'observance des mœurs (*conversio morum*) et l'obéissance absolue (*obedientia*). Elle devait ensuite donner aux pauvres et au couvent tous les biens qu'elle possédait et promettre de ne plus rien posséder en propre.

Telle est cette règle en somme modérée, où le travail occupait dans la journée une place à peu près égale à celle de la prière. C'est avec raison que M. Guizot la dit plus humaine et plus modérée que les lois romaines qui venaient de disparaître, ou les lois barbares que les Francs avaient apportées avec eux. Cela nous explique pourquoi l'ordre bénédictin eut un si rapide succès. Si nous nous représentons en effet la situation de ce temps là, quel ordre pouvait être plus utile et plus nécessaire que celui dont la règle faisait défricher les pays, dessécher les marais, ouvrir les forêts, instruire les enfants, apprendre aux hommes qu'il y a autre chose que le métier des armes, ou la vie sans cesse errante et vagabonde.

Pouvait-on trouver une règle plus utile que celle qui

établissait la première base de villes et de villages, et conservait dans ses cloîtres les précieux documents de la science.

Malheureusement l'ordre ne s'en tint pas toujours strictement à sa règle.

Bien des causes contribuèrent à amener sa décadence.

Une des premières causes qui influèrent beaucoup sur l'ordre tout entier, ce furent les immenses richesses qu'il se trouva bientôt posséder. Remarquons en effet qu'au ^{vii}^e et ^{viii}^e siècle la propriété était en formation, les terres appartenaient au premier occupant. Or, quand un couvent venait s'établir dans quelque lieu, il s'emparait sans scrupule des nombreux terrains en friche qui entouraient la nouvelle demeure. A mesure que les moines défrichaient la terre, le domaine s'agrandissait, de telle sorte que les Bénédictins arrivèrent à posséder autour de chacun de leur monastère de vastes étendues de terrains. Assurément ces terres n'avaient pas tout d'abord beaucoup de valeur, mais une fois qu'elles avaient été cultivées cinquante ou soixante ans de suite, elles prenaient une valeur considérable. De plus, ces dons lorsqu'ils étaient importants, mettaient en quelque sorte les couvents sous la dépendance de leur donateur, d'autant plus que, souvent, pour honorer les seigneurs qui entraient dans l'ordre, les moines leur conféraient le titre d'abbé soit à eux, soit à quelqu'un de leur famille. Ces abbés prenaient alors le titre d'*abbates laici*.

D'un autre côté, cette opulence de l'ordre bénédictin qui en était arrivé à posséder près d'un tiers de l'Europe ne

fut pas sans exciter la jalousie des grands. Plus d'un prince et d'un roi manquant d'argent pour entreprendre leurs guerres dispendieuses, regardèrent avec convoitise ces monastères si riches, séjours de l'aisance et de la tranquillité. Sous les faibles gouvernements des successeurs de Clovis, les grands seigneurs n'hésitèrent pas quelquefois à piller les cloîtres ou à leur imposer de lourds impôts.

Mais celui qui fit le plus de tort aux couvents, ce fut Charles Martel. C'est à lui que remonte la prompte décadence des monastères. Les nombreuses guerres qu'il avait entreprises l'avaient obligé à employer un grand nombre de troupes mercenaires et vassales. Pour les payer, Charles Martel permit aux soldats de piller un grand nombre d'églises, de cloîtres, tandis qu'aux chefs il faisait présent d'évêchés et d'abbayes. Or la plupart de ces princes guerriers n'avaient aucun désir d'aller s'enfermer dans les couvents, aussi en confièrent-ils la direction à des évêques ou à des abbés qui leur étaient entièrement soumis. C'est de là que naquirent ces abbés commendataires (*abbates commendatarii*) qui n'étaient au fond, vis à vis des princes, que de simples économes chargés de leur fournir le plus d'argent possible. Quant au prince lui-même, il ne faisait au cloître que quelques courtes apparitions et encore n'était-ce que pour gaspiller les revenus et profiter des chasses attenantes au monastère.

Rien d'étonnant dès lors que dans de telles conditions, sous une pareille direction, l'esprit qui animait la règle de saint Benoît ne disparut peu à peu. Toute discipline

était abolie, les vœux les plus solennels étaient violés sans scrupule, notamment celui de pauvreté. Chaque moine avait souvent dans sa cellule une cassette où il cachait son pécule particulier et les cadeaux qu'il recevait (1).

Après la mort de Charles-Martel, l'Eglise de France chercha bien à cicatriser ses blessures. Les évêques s'immiscèrent davantage dans les affaires des monastères. Ils obtinrent des papes que ceux-ci retirassent aux monastères les droits qu'ils leur avaient souvent donnés de se soustraire à l'inspection de l'évêque diocésain.

De son côté, dès l'année 742, Carloman fils aîné de Charles Martel réunit sous la présidence de Boniface, que Grégoire II avait sacré évêque, un synode général en Allemagne. Le but de ce synode était de remettre en vigueur la règle de saint Benoît et de punir d'une façon très sévère toute faute grave contre la discipline.

Quelques années plus tard, se tint en Belgique à Lestines, près Cambrai, sous la même présidence, un autre concile poursuivant le même but. Mais le mal était trop grand pour que ces réformes partielles pussent aboutir à quelque chose de vraiment efficace. C'était des cloîtres mêmes que devait partir la réforme, et non de l'extérieur. Saint Benoît d'Aniane fut ce réformateur.

1. Freitag, *Aus dem Mittelalter*, t. I, p. 370.

CHAPITRE II

PREMIÈRES ANNÉES DE BENOÎT D'ANIANE, SES DÉBUTS DANS LA VIE MONASTIQUE

Au temps de Pépin vivait dans la Gothie, c'est-à-dire dans cette partie de la Gaule qui s'étend entre le Rhône et les Pyrénées et qui se trouve être le Languedoc actuel un fidèle vassal qui fut le père de Benoît d'Aniane. Il appartenait à cette race puissante des Visigoths qui sous la conduite de leur grand roi Alaric avaient envahi successivement tout l'ouest de la Gaule et la plus grande partie de l'Espagne (1). Plus tard n'ayant pu se défendre contre la bravoure des Francs et des Arabes, ils s'étaient établis, avec la permission de leur vainqueur, dans ce qu'on appelait autrefois la Gaule Narbonnaise, connue aussi sous le nom de Septimanie, d'Occitanie, et de Gothie. Ce vassal qui de bonne heure avait reconnu des premiers l'autorité des rois Francs, s'était même attiré les bonnes grâces de Pépin en dirigeant avec succès une grande expédition contre les Basques qui faisaient de nombreuses incursions sur le territoire français (2).

1. *Igitur vir venerabilis, nomine et merito Benedictus abbas, ex Getarum genere partibus Gotiæ oriundus fuit.* — *Vita. S. Bened. Anian.*, n° 4. Mabillon, *Act. SS. Ord. S. Ben.*, sæc. IV, part. I, p. 194.

2. *Acta Sanctorum ordinis Benedicti*, sæc. IV, pars I, p. 194.

L'histoire ne nous a pas conservé le nom de ce vassal, père de notre héros ; elle dit seulement qu'il était comte de Maguelonne, ancienne ville épiscopale située sur les bords de la Méditerranée non loin de Montpellier (1). C'est sans fondement qu'un auteur moderne prétend qu'il s'appelait Aigulphe (2).

Où naquit Benoît ? Nous n'en savons rien ; aucun auteur n'a parlé du lieu de sa naissance. Tous ceux qui ont parlé de lui se sont contentés de dire qu'il était fils du comte de Maguelonne, laissant croire par là que Benoît avait dû naître en cette ville. Mais si l'on remarque, comme nous allons le voir, que la date de la naissance de notre saint est de l'aveu de tous entre 745 et 751, et qu'à ces dates Maguelonne était ruinée de fond en comble depuis au moins 10 ans, il faudra attribuer à une autre localité l'honneur de lui avoir donné le jour. Selon toute probabilité, ce fut en une ville qui n'existe plus aujourd'hui et appelée Substantion que naquit Benoît d'Aniane.

L'histoire nous apprend en effet qu'après la destruction de Maguelonne par Charles Martel en 738, les comtes de cette ville allèrent fixer leur résidence à Substantion (*Sexta Statio*), d'après certains auteurs, ville fort peuplée du temps des Romains et fort considérable. A l'époque dont nous parlons, elle était située sur une colline voisine

1. Germain, *Etude historique sur les comtes de Maguelonne et de Substantion*, dans les *Mémoires de la Société archéol. de Montpellier*, t. III, page 526.

2. Gariel, *Series præsulum Magalonensium*, page 46.

de la rivière du Lez, tout près du lieu où se trouve aujourd'hui le village de Castelnau. Le père de Benoît fut le premier de cette série de seigneurs qui portèrent dès lors le double titre de comte de Maguelonne et de Substantion.

Quant à la date de sa naissance, on n'est pas entièrement d'accord. Si l'on s'en rapporte au fait qu'à sa mort, 821, les moines l'appellent un septuagénaire, Benoît serait né en 750. Mais Nicolaï, d'accord avec le bollandiste Hensche, ne prend pas ce mot dans son sens absolu et place la date de la naissance de Benoît en l'an 745.

Il reçut au baptême le nom de Witiza (1), nom fort commun parmi les Wisigoths, et qu'il garda jusqu'à son entrée dans la vie monacale pour prendre celui de Benoît. C'était une chose assez commune du reste parmi les nobles de l'époque de prendre le nom de quelque saint.

On sait que Winfrid avait pris le nom de Boniface, Radbert celui de Paschase, Ardon, le biographe de Benoît, celui de Smaragde.

De très bonne heure le comte de Maguelonne envoya son fils à la cour du roi Pépin et le recommanda à la reine Bertrade, afin qu'il fût instruit avec les autres jeunes nobles dont le roi Franc s'était entouré. C'était l'habitude des rois Francs de s'attacher les fils des peuples vaincus par le brillant vasselage de la recommandation.

1. Anno DCCLXXXII, anno XIII Karoli regis, *Benedictus abbas qui vocatur Witiche, in loco qui dicitur Anianum, ex præcepto supra dicti regis Karoli monasterium hedificavit* (extrait des *annales d'Aniane, Histoire générale du Languedoc*, page 2, preuves, chroniques n° 1).

Bientôt ses aimables qualités, son esprit vif et intelligent le firent remarquer du roi qui l'éleva à la place d'échançon, place très recherchée alors. Il conserva cette charge jusqu'à la mort de Pépin. Sous Charlemagne, il l'abandonna pour le métier des armes (1). Alors Witiza commença, comme Ardon le raconte, à être dégoûté de la vie et particulièrement de la vie de la cour. Au milieu de la splendeur et de la magnificence de la cour carlovingienne il pratique la continence et sous ses habits somptueux il s'exerce aux rigueurs de la pénitence. Il veut consacrer sa vie à l'amour et au service de Dieu. Il regarde avec mépris les dignités de ce monde et n'a plus qu'un seul désir, quitter le commerce des hommes et vivre dans la solitude. Pendant trois ans, Benoît resta ainsi indécis, cherchant sans y parvenir la meilleure manière de se donner à Dieu ; tantôt il voulait, pâtre inconnu, passer sa vie à garder des troupeaux, tantôt il voulait embrasser l'humble métier de cordonnier, dans l'intention de consacrer au soulagement des pauvres le fruit de son obscur labeur, tantôt enfin il voulait prendre le vêtement de pèlerin. Incertain, il roulait ces différents projets dans son esprit lorsque l'année 774 arriva.

A cette époque, Charlemagne partit pour la conquête de la Lombardie, afin de délivrer le siège apostolique de l'oppression du roi Lombard Didier. Witiza et son frère Amicus accompagnèrent le roi. C'est alors que survint un incident qui décida pour toujours de Witiza. Au moment où les troupes traversaient près de Pavie un cours d'eau,

1. Mabillon, *Acta SS. O. S. B.*, t. V, page 215, n° 5, 6.

peut-être l'Anio, d'autres disent le Tessin, son frère avec son cheval fut entraîné par les flots; ils allaient être engloutis, lorsque Witiza, qui se tenait sur la rive, sans réfléchir au danger auquel il allait s'exposer se précipita avec son cheval au milieu du fleuve, et saisit son frère par le bras. Mais en voulant le sauver, il fut sur le point de périr lui-même.

Échappé presque miraculeusement à la mort, Witiza fit à Dieu le vœu de renoncer au monde pour se livrer tout entier à son service; il abandonna la carrière des armes, et retourna dans sa patrie auprès de son père. Toutetois, il ne lui fit pas connaître son dessein; il alla consulter un pauvre solitaire voisin, aveugle, nommé Witmar; il lui ouvrit son cœur et prit conseil de lui.

Celui-ci lui donna quelques conseils, et lui indiqua les moyens de réaliser ses intentions. Ainsi conseillé, et lorsque tout fut prêt, Benoît quitta la maison paternelle et se mit en route vers Aix-la-Chapelle, comme pour se rendre à la Cour; mais arrivé en Bourgogne, au monastère de Saint-Seine dans le diocèse de Langres (1), il renvoya ses domestiques et déclara vouloir désormais se consacrer à Dieu. Il demanda l'admission dans le cloître, ce qui lui fut accordé; il se dépouilla de sa chevelure, revêtit l'habit religieux et prit le nom de Benoît 774 (2).

Dès son entrée au couvent, Benoît se distingua par son austérité. Observant avec la plus grande rigueur, non seulement la règle bénédictine, mais encore celle de Pa-

1. Cette abbaye a subsisté jusqu'à 1793, époque à laquelle cette maison devint la propriété du gouvernement qui la vendit.

2. Ardon. *Vita Ben.*, chap. 6.

come et de Basile (2), il traitait son corps de la manière la plus dure, dormant sur le sol, veillant en prière, pieds-nus, portant de vieux habits, se soumettant au régime du pain et de l'eau, ne buvant presque jamais de vin, bien que la règle bénédictine en permit l'usage en petite quantité.

Toute cette austérité tout d'abord ne plut guère aux religieux qui le regardaient comme un insensé, et profitaient de son humilité pour lui faire nettoyer leurs chaussures. Cependant sa sincérité, son dévouement, sa serviabilité, finirent par lui gagner les cœurs les plus rebelles et particulièrement celui de l'abbé du couvent. D'un autre côté Benoît comprit bientôt que la piété ne consistait pas seulement dans la mortification, que l'activité devait être aussi à la base de la piété, et c'est ainsi qu'il fut amené à reconnaître la supériorité de la règle de saint Benoît de Nursie. Il se mit à l'étudier davantage, et peu à peu il s'y attacha tellement qu'il ne pensa plus qu'à une chose, la remettre entièrement en honneur. C'est dans cette intention qu'il se mit à reprendre les uns, à exhorter les autres et à les édifier tous par son exemple. Entre temps, il est nommé cellérier du monastère. Là encore il s'acquitta de cet emploi de la manière la plus remarquable. Il se signala par sa charité, étant toujours prompt à satisfaire aux demandes des religieux, en tant qu'elles étaient conformes à la règle bénédictine. Mais si par hasard les frères lui demandaient quelque chose

2. *Vita S. Bened. Anan.*, n° 8, apud Mabillon, *Act. SS. Ord.*
S. B. Georges de Turin, Histoire de France, livre VIII, chap. 29.

qui allait à l'encontre de cette règle, notre saint s'efforçait de faire agréer son refus par des excuses aimables.

En même temps il prenait un grand soin des enfants élevés dans le monastère et ne manquait jamais de secourir les pauvres qui accouraient au couvent.

Il était depuis quelque temps à la tête de sa charge, quand l'abbé du couvent vint à mourir.

D'un commun accord, tant son ascendant s'était accru, tous les religieux appelèrent Benoît à lui succéder. Ce dessein alarma le modeste moine. Effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, bien convaincu d'ailleurs que ses idées réformatrices ne se concilieraient pas avec les mœurs de ses frères, que ceux-ci ne consentiraient pas à s'accommoder de ses manières et de son austérité, n'osant pas non plus les contrister par ses refus, Benoît prit le parti d'échapper par la fuite à toutes ses incertitudes et secrètement retourna dans sa patrie.

Combien de temps était-il resté dans ce monastère de Saint-Seine.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur Benoît ont pris texte de cette phrase d'Ardon : « Après cinq ans et huit mois passés dans de saintes occupations, mourut l'abbé du monastère, » pour fixer à cinq ans et huit mois le temps que Benoît passa à Saint-Seine. Cependant les religieux du monastère d'Inda prétendent qu'il n'y aurait passé que deux ans et demi. Mabillon fait remarquer du reste que dans Ardon même il y a une contradiction, car quelques pages plus haut il parle de deux ans et demi et ici de cinq ans et huit mois. Nous croyons que les moines d'Inda ont raison. L'erreur primitive nous semble

provenir du sens un peu amphibologique en latin de la phrase d'Ardon. Le sens littéral veut que cette phrase se rapporte à l'abbé du monastère et non à Benoît, et nous croyons que c'est là le sens que le bibliographe a voulu donner à sa phrase. D'ailleurs, si les moines d'Inda se fussent trompés en écrivant deux ans et demi, Ardon, en transcrivant leur lettre dans sa biographie, n'eût pas manqué de corriger leur erreur.

CHAPITRE III

PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT BENOÎT A ANIANE

Revenu dans son pays natal, Benoît se retira sur une des terres de son père, dans une vallée du diocèse de Maguelonne non loin de l'Hérault. Là coulait une petite rivière appelée Corbière, mais qui porte dans les manuscrits du temps le nom d'Aniane. Les étymologistes croient que ce nom fut donné par saint Benoît lui-même à ce ruisseau. Aniane (*Anianum*, *Aniana*) viendrait alors du mot *Anionus* diminutif de petit Anio et ce serait ainsi une réminiscence du séjour de Benoît en Italie et du danger qu'il courut au bord de l'Anio. Quoiqu'il en soit de l'étymologie du nom, à l'époque où Benoît vint s'établir dans cette contrée, les lieux étaient tout à fait incultes et sauvages ; on n'y trouvait qu'un petit oratoire dédié à saint Saturnin et tombant en ruines.

C'est près de là que Benoît avec l'aide de Widmar et de quelques autres ermites des environs se construisit une petite cellule (1). Les premières années qu'il passa dans cette retraite furent pour lui très dures ; il était plongé dans la plus grande pénurie, vivant des seules

1. *Vita S. Bened. Anian.*, n° 10, ap. Mabillon, *Act. S.S. Ord. S. Ben.*, *sæc. IV*, *part. I*, page 196.

offrandes que lui faisaient les habitants voisins, ne buvant que l'eau qui coulait au pied de sa cellule, et n'ayant pour tout bien qu'un petit âne dont se servaient tour à tour, pour soulager leur fatigue lorsqu'ils allaient en voyage, les frères qui étaient venus habiter près de lui (1).

Néanmoins au milieu de ces tribulations, Benoît donnait toujours l'exemple de la patience, excitant les autres à supporter vaillamment leur pauvreté.

Malgré cette grande détresse il ne négligeait pas les devoirs de la charité il donnait à quiconque s'adressait à lui ; il accueillait toujours avec affabilité les étrangers qui venaient le visiter. Sa charité n'empêcha pas cependant des voleurs de lui enlever les rares objets qu'il avait pu mettre de côté.

Toutes ces misères auraient pu abattre l'enthousiasme de notre saint, mais il se sentait soutenu par une foi vaillante et par les sympathies de quelques autres ermites du voisinage. En effet, non loin du lieu où Benoît s'était établi se trouvaient trois solitaires d'une piété éminente et d'une grande vertu. C'étaient Attilien, Nébridius qui devint plus tard le fondateur du monastère de Notre-Dame de la Grasse et Anian qui devint également le fondateur et premier abbé du monastère de Caunes près de Narbonne (2).

1. *Vita Bened.*, chap. 12, et. 12.

2. Thodulfe dans un deses poèmes nomme les mêmes personnages et confirme ainsi le récit des deux biographes Ardon et Nabillon.

*Hinc pete Nebridii patris venerabilis ædes,
Mox et Donati sit tibi visa domus.*

Ces trois solitaires, et particulièrement le premier, relèverent le courage de saint Benoît. Ils le dissuadèrent, comme il en avait eu un moment la pensée, de quitter ses compagnons pour vivre de nouveau en solitaire, ils lui représentèrent qu'il devait continuer l'œuvre commencée, que ce découragement était une tentation du démon. Ainsi réconforté, Benoît reprit sa tâche avec un nouveau courage. Ce ne fut pas en vain. Bientôt sa réputation de sainteté se répandit de plus en plus dans les provinces environnantes. On accourut de tous côtés pour entendre sa parole et lui demander des conseils. En même temps le nombre des disciples qui voulaient vivre sous sa direction immédiate augmentant dans des proportions très grandes, la vallée d'Aniane devint trop étroite ; il fallut chercher un plus vaste espace. C'est pourquoi profitant des quelques biens que les nouveaux disciples avaient apportés avec eux, Benoît choisit à quelque distance de son premier emplacement un endroit où s'élevait déjà un petit monument consacré à saint Sylvain. C'est là que s'élèvera plus tard la célèbre abbaye d'Aniane ; mais pour le moment l'ambition de Benoît est beaucoup plus modeste. Tout d'abord il commence par transformer le monument en une chapelle dédiée à la vierge Marie, et à côté il fait élever la maison qui devra abriter ses disciples. Lui-même donne l'exemple du travail. On le voit, dit Ardon, se mêler aux ouvriers, transporter sur ses

Sed nec prætereas sancti loca fratris Atili.

Anianique mei tecta verenter adi.

Theodulf carmina, XXX, ap. Duemmler,
Poetæ latini ævi Carolini, t. I, p. 1891.

épaules le bois nécessaire à la construction, ou bien encore préparer la nourriture des travailleurs. Pour plus de simplicité, il fait couvrir le monastère de chaume, défend de peindre les murailles. Jusque dans le sanctuaire, il s'efforce de faire régner une austère simplicité en n'employant pour le service religieux que des vases en bois, en verre ou en étain (1). »

Il s'efforce en même temps de faire régner entre tous ses moines l'égalité, l'humilité, l'obéissance parfaite. Il veut que tout homme même le plus pauvre soit regardé comme un frère. Il s'applique à inspirer à ses disciples l'amour de la charité. C'est ainsi que pendant l'année 779 alors qu'une grande famine désolait le pays, on le vit faire délivrer de nombreuses aumônes aux nécessiteux de toutes sortes qui se pressaient à la porte du couvent. Son exemple fut suivi par les autres religieux et Ardon nous raconte qu'ils étaient tous tellement remplis de l'esprit de charité et de compassion qu'ils auraient volontiers tout donné si cela leur avait été permis ; et tout ce qu'ils pouvaient se retrancher ils le portaient en secret aux affamés.

La question du servage le préoccupait vivement, il souffrait de voir les hommes attachés à la glèbe transmis d'héritage en héritage comme les prairies et les forêts, et devenir ainsi la source principale des fortunes territoriales. Dans son grand cœur, il regardait comme un péché contre la nature humaine de profiter des fatigues

1. *Vita S. Ben. Anian.*, n° 14, Mabillon. *Acta S. S. ord. S. Ben.*, *Sæc. IV, Pars I*, page. 197.

et des sueurs des malheureux serfs pour enrichir son couvent. Grande et belle idée, que Châteaubriand dans son *Génie du christianisme* (1), n'a pas manqué de relever.

Malheureusement l'idée était encore trop nouvelle et trop belle et Benoît lui-même ne put pas toujours la mettre à exécution. L'agriculture en effet, à laquelle se dérobaient tous les seigneurs, ne pouvait se passer des serfs et dans les documents légaux des années postérieures, on trouve des serfs (*mancipia*) mentionnés parmi les autres biens du monastère de Benoît. L'année 814 fut marquée par de nouveaux progrès dans l'œuvre du novateur. Comme le nombre des religieux augmentait toujours, on vit à cette époque se former dans toute la province plusieurs agrégations qui prenaient pour modèle l'œuvre de Benoît, s'inspiraient de ses conseils et lui demandaient de les visiter.

Grâce à ces généreux efforts la province fut rapidement transformée ; le vieil ordre de choses fut amélioré ; les anciens errements disparurent ; une certaine organisation commença à s'introduire dans les couvents ; le travail fit place progressivement à l'oisiveté ancienne et tous les cloîtres des environs d'Aniane, sans cependant abandonner leur abbé, apprirent peu à peu à regarder l'abbaye d'Aniane comme le cloître métropolitain dont ils subissaient l'influence. Ce qui contribua beaucoup à assurer le succès de Benoît, ce fut la construction d'un nouveau monastère, l'ancien comme le premier était devenu trop étroit il fallait de toute nécessité songer à l'agrandir. Mais

1. Tome II, page 268, édit. Garnier.

cette fois les largesses du seigneur, les donations toujours rejetées des âmes fidèles, les biens apportés par les nouveaux moines avaient considérablement accru les revenus du couvent. Aussi Benoît n'hésita pas à construire un édifice qui devait servir de modèle à tous les autres monastères de France. Ardon consacre tout un long chapitre à nous faire la description de ce nouveau couvent où tout était combiné en vue du travail et de la méditation (1). Benoît dédia l'église du couvent à la Sainte-Trinité. Désormais l'œuvre de Benoît est fondée, il va pouvoir se livrer tout entier à la réforme des cloîtres, réforme qui lui tenait tant à cœur. C'est cette réforme que nous allons maintenant étudier. Nous pourrons la considérer à deux points de vue : 1^o Réforme extérieure et politique; 2^o Réforme intérieure et sociale.

1, M. Fauriel, dans son *Histoire de la Gaule Méridionale*, t. III, p. 486, parlant de l'église d'Aniane, croit qu'elle fut un des premiers monuments du genre byzantin construits en Gaule.

CHAPITRE IV

BENOÎT ET L'ADOPTIANISME.

L'œuvre réformatrice à laquelle Benoît se livrait avec toute sa pieuse ardeur fut pendant un certain temps interrompue par les luttes que soulevèrent les querelles de de l'adoptianisme et auxquelles Benoît prit une part active. Il nous faut en dire quelques mots.

Vers le milieu du VIII^e siècle une nouvelle hérésie venait de surgir. C'était *l'adoptianisme*. Un certain Mizetius qui prêchait dans cette partie de l'Espagne occupée par les Maures et à cause de cela peu en rapport avec Rome, fit paraître une exposition de la doctrine Trinitaire. Il enseignait qu'il y avait eu dans l'histoire une triple manifestation d'un Dieu unique. Contre lui et pour maintenir la doctrine de la Trinité, Elipante, archevêque de Tolède, écrivit une lettre; mais en même temps il établissait une distinction très tranchée entre la deuxième personne de la Trinité et la nature humaine du Christ.

Par sa nature divine disait Elipante, le Christ est le véritable fils de Dieu, mais par sa nature humaine il a été seulement adopté (*filius adoptivus*). Car disait-il le Christ a dit « Le Père est plus grand que moi. »

Félix évêque d'Urgel, qui avait été le maître d'Elipante, accepta cette doctrine et la compléta. Dans une lettre qu'il adressa à Elipanté il lui dit. Que le Christ par sa nature divine était véritablement le fils de Dieu, le préféré du Père, et par lui, il était le véritable Dieu. De concert avec le Père et le Saint-Esprit dans l'Unité de la divinité, mais que eu égard à son humanité, Christ était le fils de Dieu par adoption par le choix divin et le bon plaisir de Dieu (*electione-placito*) et le nom de Dieu lui avait été donné seulement en conséquence de sa relation avec Dieu (*nuncupative*).

Félix disait, il est vrai, que le nom de Fils par adoption (*θε' υιοθεσις*) n'est pas appliqué à Christ dans la bible, mais il y a d'autres désignations qui expriment la même idée.

Ainsi Jean X, 34, Jésus discute avec les Juifs et s'en rapporte au passage du vieux Testament dans lequel les hommes sont appelés Elohim. Or Christ se place comme homme dans la catégorie de ceux qui furent appelés dieux

Marie n'est donc mère de Dieu que par grâce ; son fils était né homme, il est devenu Dieu. De là d'après les adversaires de Félix il s'ensuivait qu'il y avait une double filialité en Christ, et par suite deux personnes en lui. Si Félix s'était ainsi laissé aller à défendre cette théorie, il est très probable que c'était dans le but de rendre la doctrine de l'incarnation moins attaquable par les Mahométans qui se moquaient de l'idée d'un Dieu engendré par une femme. Alcuin nous dit qu'il écrivit un dialogue contre eux.

Favorisée par le rang qu'occupaient les deux archevêques, cette doctrine s'était rapidement répandue au milieu des anciens peuples de l'Espagne, parmi lesquels fermentait probablement encore un dernier levain de l'ancien arianisme.

A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire vers 790, elle avait passé les Pyrénées envahissant rapidement le midi de la Gaule. Déjà le moine Beatus du milieu des montagnes des Asturies ainsi qu'une grande majorité des évêques Asturiens parmi lesquels se trouvaient Etherius, évêque d'Osma, avaient sur l'ordre d'Adosinde, reine de la Galice, jeté le cri d'alarme et dénoncé l'erreur. Ils firent même condamner Elipante au concile que Paulin évêque d'Aquilée tint à Ciudad en 791.

De son couvent Benoît sentit le danger et s'efforça aussitôt de le combattre avec vigueur. Il chercha d'abord à préserver les prélats environnants. Malgré la concision des historiens sur ce point, on voit qu'il prit une part active dans la lutte. Il est permis de croire qu'il était à la tête de ces abbés et moines de Gothie qui écrivaient à Alcuin sur cette hérésie et auxquels Alcuin adressa la réponse qui nous reste de lui. Ce fut d'ailleurs par son canal que le même écrivain leur communiqua son premier ouvrage contre Félix.

Ses efforts ne furent pas sans succès. Dès 792 Félix dut comparaître devant l'empereur Charlemagne au concile de Ratisbonne; là il chercha à défendre l'adoptianisme, mais les évêques le condamnèrent. Félix dut adjurer son hérésie et aller à Rome pour se faire absoudre par le

pape Adrien I. Celui-ci le garda prisonnier jusqu'à ce qu'il fut revenu à la foi orthodoxe et eut prêté serment en sa présence (1). Mais à son retour dans sa ville épiscopale Félix reprit ses erreurs et continua de les répandre. De nouveau Benoît élève la voix, aidé cette fois d'Alcuin avec lequel il avait contracté une étroite amitié. Le résultat fut la convocation d'un concile à Francfort sur le Mein, 794. Là, l'ardeur de Benoît à défendre la foi catholique fut très remarquée de Charlemagné (2). Aussi quelques années après l'Empereur l'associa au célèbre Leidrades de Lyon et Nébridius de Narbonne pour combattre l'hérésie et obtenir la conversion de Félix. A cet effet il fit avec eux deux fois, en 799 et en 800, le voyage d'Espagne et rassembla un concile à Urgel (3). Quel rôle joua Benoît au milieu de ce concile ? Voici ce qu'en dit son biographe. « Il lutta courageusement dans ce noble combat de la vérité contre l'erreur et il eut la gloire d'arracher à l'hérésie les évêques eux-mêmes ». (4) Félix, en effet, ayant été de nouveau convaincu d'hérésie promit d'abjurer devant Charlemagne et d'aller trouver ce prince à Aix-la-Chapelle. Il exécuta sa promesse, rétracta ses erreurs, fit sa profession de foi

1. Alcuin, *adv. Elip.*, t. I, c. 116, de l'édition Froben.

2. *Annales. vet. et Franc.*, ap. D. J. Martene, *Ampliss. Collat.*, T. V, col. 902.

3. Cf. Froben, *Dissert. de Haer. Elipandi et Felicis*, dans l'édition des œuvres d'Alcuin, t. I, p. 935 ; Lecoq. *Ann. Eccl. Franc.* t. VI ; D. Vaissette, *Hist. gén. du Lang.*, t. I, p. 459.

4. *Vita S. Ben. Anian*, n° 17. Mabillon, *Act. ss. ord. S. Ben.*, *sæc. IV*, part. I, p. 198.

et consentit à sa déposition, après laquelle il se retira à Lyon où il mourut quelque temps après. Mais Benoît ne se tint pas pour satisfait. Pour achever d'étouffer les restes de l'hérésie de Félix, il voulut encore écrire contre l'erreur elle-même. En effet, Baluze sur un ancien, mais très défectueux manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert, nous donne quatre opuscules sous le nom de Saint-Benoît d'Aniane à qui il les attribue sans nulle difficulté (3), dans le petit avertissement qui se lit à la tête du cinquième volume de ces *Miscellanea* et où ils tiennent le premier rang. Ces opuscules tendent particulièrement à combattre l'hérésie de Félix d'Urgel et à établir le dogme opposé. Comme à la tête de deux de ces écrits l'auteur n'est qualifié que du nom de diacre, Mabillon a eu quelques doutes au sujet de leur auteur. Mais comme d'un autre côté il est certain que Benoît a été un des plus zélés adversaires de l'hérésie adoptioniste et que ces opuscules reproduits par Baluze portent le nom de Benoît, pourquoi aller chercher un autre Benoît que notre abbé pour en faire l'auteur de ces opuscules.

Le premier écrit est un *recueil de témoignages tirés de l'Écriture pour établir le mystère de l'incarnation et de la trinité et pour inspirer l'horreur de la rebaptisation* (2). L'écrit est adressé à un certain Guarnarius. Comme le dit l'auteur lui-même, ce premier opuscule est une collection de témoignages en faveur de la doctrine catholique.

1. C. Baluze, *Miscell. sacra*, t. V.

2. *Testimonium nubecula de incarnatione domini et sancta et individua trinitate et iteratione baptismatis devitanda pernicie*. Baluze, *Miscell.*, t. V, p. I.

Passant en revue les différents actes de la vie de Jésus, l'auteur s'efforce de démontrer qu'il n'y a en Jésus qu'une seule personne mais deux substances, l'une qui vient de Dieu et l'autre qui vient des hommes. Pour avoir une idée de la manière dont discutait Benoît, nous donnerons ici un passage de cette première lettre.

« C'est comme homme, dit Benoît, que Jésus-Christ eut faim, afin que sa véritable chair se montrât, mais c'est comme Dieu qu'il rassasia cinq mille hommes avec cinq pains, afin que de son côté Dieu apparût. C'est bien comme homme qu'il eut soif, mais c'est comme Dieu qu'il apaisa la soif de la Samaritaine. C'est bien comme homme qu'il dormit sur le navire, mais c'est comme Dieu qu'il apaisa les vents. » Toute la lettre est ainsi composée ; de discussions il n'y en a point, l'auteur se contente de citer de nombreux passages bibliques tirés tantôt de l'ancien testament, tantôt des Évangiles, tantôt des lettres de Paul d'une manière confuse et souvent peu juste. Voyant dans l'adoptianisme un retour à l'Arianisme, Benoît prend à partie cette dernière hérésie. Il s'efforce tant bien que mal de réfuter les subtilités des Ariens tant sur la divinité du verbe que sur celle du saint Esprit. Il termine ce premier opusculé en combattant la rebaptisation.

Le second opusculé porte pour titre :

Discours de Benoît, diacre, contre l'impiété de Félix. On ne peut douter après l'avoir lu, qu'il ne soit sorti de la même plume. Du reste l'auteur de cet opusculé fait allusion au premier, en sorte que ce second opusculé est pour ainsi dire une suite du premier. Si l'auteur, dans son

premier écrit à combattu les Ariens c'est, nous affirmait-il ici, parce que Félix Urgel en est un disciple ; il a épousé les sentiments d'Arius. Ce qu'il cherche surtout à prouver ici, c'est que Jésus-Christ est essentiellement Fils de Dieu et non par adoption ; qu'il n'y a en lui qu'une seule personne quoiqu'il y ait deux natures distinctes. Comme dans le premier opusculé, l'auteur appuie ses raisonnements sur une série de passages bibliques auxquels il a joint quelques extraits des conciles et des Pères.

Quant au troisième écrit, il est comme les deux précédents adressé au même Guarnarius. Le manuscrit que Baluze a reproduit est tellement incorrect, les lacunes y sont si nombreuses, le style en est si obscur, qu'il est impossible d'en donner une analyse ; tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il est probable que ce Guarnarius s'était laissé séduire par les erreurs de l'adoptianisme et que ce serait pour l'affermir dans son retour à la vérité qu'il aurait entrepris d'écrire ces lettres. Quoiqu'il en soit, Saint Benoît dans cette lettre l'exhorte à allier la prudence à la simplicité, et la vraie foi et les bonnes mœurs, sans quoi, dit-il, celles-ci seraient inutiles pour le salut.

Le quatrième opusculé enfin est d'un meilleur style que les précédents ; l'hérésie adoptienne semble être vaincue et l'auteur sent le besoin de faire une profession de foi sur le mystère de la Trinité. Cette profession de foi est faite sous forme de prière ; l'auteur adresse la parole à Dieu même. En la lisant, on sent que si l'auteur n'était pas un théologien très éclairé, du moins c'était une âme pieuse

appuyant sa foi sur une connaissance très grande des Ecritures. Pourquoi Benoit d'Aniane n'aurait-il pas été cet homme là, lui que la piété seule et l'amour de l'Eglise avaient fait quitter son couvent d'Aniane pour aller combattre l'adoptianisme ?

CHAPITRE V

LA VIE MONACALE A ANIANE, RÉFORMES INTÉRIEURES OPÉRÉES PAR BENOÎT

Nous venons de voir avec quelle énergie Benoît luttait contre l'hérésie adoptianiste. Nous allons voir maintenant comment il entreprit la réforme du couvent d'Aniane. Son premier soin fut de remettre en vigueur la règle de Benoît de Nursie en y apportant toutefois quelques modifications.

Car tout en reconnaissant que l'ascétisme est nécessaire, il n'en faisait cependant pas le but dernier de la vie. « Chasteté sans humilité, avait-il l'habitude de dire, n'est pas acceptable à Dieu. » « S'il vous est impossible d'obéir à toute la loi, disait-il encore, conservez au moins ce simple commandement : Fuyez le mal et faites le bien. » (Psaumes XXXVII, 27) (1).

C'est avec de tels sentiments qu'il se mit à recueillir et à étudier toutes les règles monastiques écrites avant lui. Sans cesse il les étudiait et les méditait, consultant même ceux qu'il croyait compétents et capables sur cette matière.

1. Mabillon. *Act. SS. Ordinis S. Ben. Sæc.*, IV, p. 1.

De ce premier travail sortit le *Codex regularum* (1). Cet ouvrage était un recueil de toutes les règles monastiques depuis saint Antoine jusqu'au commencement du ix^e siècle.

Il se divisait en trois parties. La première partie renfermait les règles attribuées aux Pères d'Orient tels que saint Antoine, saint Sérapion, saint Basile, Pacôme, etc. La seconde partie comprenait les règles des Pères d'Occident.

En tête de cette seconde partie, Benoît avait placé la règle de Benoît de Nursie à laquelle il ajouta celle de saint Césaire, de saint Colomban, de saint Isidore et de quelques autres moines de moindre importance.

Quant à la troisième partie, elle était réservée aux couvents de femmes. Nous y trouvons les règles de saint Augustin à côté de celles de saint Césaire et de saint Donat, évêque de Besançon.

Pour que les moines se pénétrassent bien de l'esprit monacal, Benoît ordonna qu'on fit la lecture d'une partie de ce recueil chaque matin au moment où tous les moines seraient rassemblés. Mais les frères d'Aniane trouvèrent cette lecture fastidieuse, ils se récrièrent contre cet ordre qu'ils jugeaient inutile. « Quel rapport, disaient-ils, ces règles ont-elles avec celles de saint Benoît. Que nous importe d'ailleurs d'entendre lire des règles que nous n'avons pas promis d'observer. »

2. Ce recueil se trouve dans les œuvres de Mabillon et aussi dans le cours complet de Patrologie édité par Migne, à la suite de la vie de saint Benoît, t. VII.

En présence de ces récriminations, Benoît composa alors sa *Concorde des règles* (2). Là, il expose les divers points de la règle de saint Benoît de Nursie et à la suite de chaque règle se trouvent de nombreux passages tirés des autres règles, montrant qu'entre elles et celle de Benoît de Nursie il n'y a point de différence. Cette *Concordia regularum* se compose de vingt-six règles différentes qui forment le fond des réglemens d'Aniane. Le tout est partagé en soixante-dix chapitres qui traitent des différentes fonctions, des vertus, des devoirs et des punitions.

C'est dans la même épître que Benoît compose sa collection de sentences touchant la nécessité et l'utilité de la confession.

C'est dans les peines à infliger aux pénitents que Benoît se montra quelque peu novateur. Saint Benoît de Nursie avait établi que les moines pourraient subir pour leurs fautes des châtimens corporels. Les abbés bénédictins profitant de cette liberté en avaient souvent usé outre mesure. Quelques-uns même avaient poussé la barbarie jusqu'à blesser grièvement et même aveugler des moines auxquels ils avaient infligé des punitions corporelles. Benoît s'éleva vigoureusement contre cette dureté; nous voyons en effet que grâce à lui le concile de Francfort et plus tard le concile d'Aix-la-Chapelle apportèrent des adoucissements à la règle de saint Benoît de Nursie. Il fut décidé que les moines quelles que fussent leurs fautes ne

1. Cet ouvrage de saint Benoît d'Aniane fut publié pour la première fois en 1628 par Dom Hugues Ménard; on peut le lire à la suite du *Code des Règles* dans le cours complet de Patrologie, édité par Migne, tome CIII.

seraient plus fouettés en présence des frères, qu'on ne pourrait leur donner plus de 40 coups et encore ce nombre ne devrait-il être atteint que dans les cas les plus graves. Benoît adoucit aussi la situation des moines condamnés à la prison en décrétant que désormais ils seraient logés dans des endroits sains et éclairés, qui seraient chauffés en hiver. Enfin le prisonnier au lieu de rester à ne rien faire pourrait désormais travailler.

Malgré ces quelques adoucissements apportés à la règle de Benoît de Nursie, M. Guizot a jugé très sévèrement la réforme de Benoît d'Aniane (1). « Cette législation, dit-il, « est surchargée de puérils détails, de pratiques minusculeuses, d'observations vaines. Sur quatre-vingts articles, vingt sont étrangers à tout sentiment religieux et à toute intention morale et ne contiennent que de misérables prescriptions. A coup sûr rien ne ressemble moins à cet enthousiasme, à cette gravité dont la règle primitive était empreinte; rien n'atteste davantage la décadence de l'esprit monastique et la rapidité de sa pente vers une mesquine superstition. »

Ce jugement qui, a bien des égards, est juste, est empreint cependant d'une trop grande sévérité. Si l'on songe à l'état dans lequel Benoît a trouvé les monastères et à celui dans lequel il les a laissés, on est forcé de reconnaître qu'il leur fit faire un grand pas dans la voie de l'amélioration.

En tout cas il est un point sur lequel on ne saurait trop insister, c'est l'instruction que Benoît fit régner à

1. *Histoire de France*, page 292, tome II.

Aniane. Henri Martin assurément y songeait quand il écrivit : « Le nom de Benoît d'Aniane doit être placé par « l'histoire à côté de ceux de saint Colomban et de saint « Boniface. Malgré son ascétisme, il coopéra puissamment « à la restauration des lettres et fut l'ami et le collabo- « rateur d'Alcuin et de Théodulfe. Son influence sur les « mœurs et les lumières du clergé Aquitain et Septima- « nien fut grande et heureuse (1). » Benoît en effet, voulait qu'Aniane devint comme Lerins et Marmoutier un centre de culture et de civilisation. Mais comment trouver dans l'Aquitaine des professeurs en nombre suffisant et suffisamment instruits pour donner l'éducation aux moines ? C'était chose impossible. Alors Benoît, nous dit Ardon : « *instituit cantores, docuit lectores, habuit gram- maticos,* » c'est-à-dire qu'il enseigna quelques moines et les chargea à leur tour d'enseigner la jeunesse. C'est dans ce but qu'il composa son œuvre *Forma fidei*, Baluze l'a vue dans un manuscrit de la bibliothèque Colbert, mais il ne l'a pas reproduite. Mabillon, dit que c'était un court résumé de théologie pratique en 15 livres.

En même temps que Benoît instruisait ses moines, il s'efforçait de mettre à leur portée le plus d'ouvrages possible. A cet effet il créa dans le cloître une bibliothèque où il rassembla tous les livres qu'il pouvait trouver.

Profitant des nombreux voyages qu'il était appelé à faire, il s'informait partout des manuscrits pour les faire copier.

En même temps il se mettait en relation avec les savant les plus distingués du royaume.

1. H. Martin, *Histoire de France*, Tome II, 4^e édit. p. 349.

Ces efforts ne furent point perdus. Des provinces voisines, des hommes en grand nombre accoururent à l'école d'Aniane pour s'instruire et s'édifier et bientôt les monastères de France, d'Italie, d'Allemagne eurent à leur tête des abbés qui étaient venus étudier à Aniane et s'inspirer des idées de Benoît (1).

Trois moines, écrivains d'un grand renom, se rattachent à ces origines littéraires d'Aniane. D'abord un moine anonyme, auteur d'une chronique, Ebold le Noir, qui selon toute apparence a été abbé d'Aniane ; enfin Ardon Smaragde le disciple et le biographe de notre saint.

L'enseignement lui-même comprenait le chant, la grammaire, l'explication des Ecritures et des Pères. Quant à la langue dans laquelle ces leçons étaient données, elle était tantôt latine, tantôt populaire ; latine quand les leçons s'adressaient aux jeunes gens déjà cultivés, populaire lorsqu'elles étaient données à la jeunesse et aux moines ignorants.

1. *Vita S. Bened. Anian.*, n. 27. Mabillon, *Act. SS. Ordinis S. Ben.*, Sæc. IV, part. I, p. 201.

CHAPITRE VI

BENOÎT SE MET SOUS LA PROTECTION DE L'EMPEREUR, IL RÉORGANISE LES COUVENTS D'AQUITAINE ET EN FONDE DE NOUVEAUX.

Pour consolider son œuvre, Benoît voulut affranchir les couvents d'Aniane et les mettre à l'abri de toutes convoitises et particulièrement de celles de ses parents qui après sa mort auraient pu prétendre à quelques droits sur les monastères et ses nombreuses dépendances. A cet effet il alla trouver Charlemagne et le pria d'être lui-même le protecteur de son monastère. Charlemagne qui à ce moment était préoccupé de réformer les couvents, qui voulait qu'ils ne fussent pas seulement des colonies utiles à la religion et aux bonnes mœurs, mais aussi des foyers de science et des maisons d'éducation, et qui enfin avait même fait venir du Mont-Cassin la règle de saint Benoît de Nursie pour l'étudier, accueillit avec plaisir la demande de Benoît (1). Il lui donna des lettres d'immunités dont la teneur nous est rapportée par Ardon. Seulement cette charte ne porte pas de date dans l'écrit d'Ardon (2). Toutefois plusieurs exemplaires de

1. Uhlhorn. *Die christliche Liebesthätigkeit in Mittelalter*, t. II, page 69.

2. *Vita. S. Ben. Anian.*, n. 27, ap. Mabillon, *Act. S. S. Ord. S. Ben.*, sæc. IV, pars I, p. 202.

cette pièce, reproduits par divers auteurs, lui assignent la date du sixième jour des calendes d'août de la ^{xix}e année du règne de Charlemagne, c'est-à-dire le 27 juillet 787. Dans cette lettre Charlemagne promet à Benoît de prendre le couvent sous sa protection, il lui accorde l'immunité et la liberté de l'élection de l'abbé. Il fait défendre aux comtes et aux évêques de s'immiscer dans les affaires du cloître d'Aniane. Aux évêques il retire même le titre d'*æconomicus* afin qu'ils ne puissent plus connaître les dépenses du couvent. Cette réforme fut pour le couvent un grand soulagement, car les évêques profitant des droits que les conciles antérieures leur avaient donnés, venaient une fois par an visiter les couvents en se faisant accompagner de chasseurs et de chiens qui ruinaient les couvents et les appauvrissaient. Par la même lettre Charles délivra le couvent d'Aniane de tout impôt et de toute corvée. Il lui conféra la propriété de plusieurs terres labourables et de terrains propres à la nourriture des troupeaux. Enfin Charles ne laissa pas Benoît partir de la cour sans lui donner de nombreux présents en or et en argent ; il lui fit remettre près de quarantes livres d'argent que Benoît à son tour s'empessa de partager entre les pauvres couvents des environs d'Aniane, leur recommandant toujours de prier pour l'empereur. Tels sont les privilèges et les immunités que Charles accorda à Benoît pour son monastère. Si nous ajoutons à cette charte les quinze autres chartes qu'obtint Benoît pour le monastère d'Aniane sous Louis-le-Débonnaire, il nous sera facile d'expliquer l'importance extraordinaire que prit en quelques années le monastère d'Aniane et l'influence que ces

agrandissements durent donner à l'abbé pour accomplir son œuvre de réforme.

C'est par le monastère de l'Ile-Barbe que Benoît commença son œuvre réformatrice. Leidrade, archevêque de Lyon, résolut de rendre son ancien éclat à ce monastère, qui avait été un des mieux construits sur le sol de la Gaule. Pour cela il écrivit à Benoît, ce vieil ami dont il avait pu admirer toutes les qualités pendant qu'il avait à côté de lui combattu l'adoptianisme, et lui demanda de lui envoyer quelques moines d'Aniane. Benoît accéda à cette demande ; il choisit vingt de ses religieux à la tête desquels il plaça un abbé et les envoya à Leidrade. Sous leur pieuse influence le monastère d'Ile-Barbe reprit bientôt son ancienne splendeur, et Charlemagne, en récompense, envoya, dit-on, à Leidrade pour ce monastère tout une partie de la bibliothèque de son palais.

Après Leidrade ce fut Théodulfe, évêque d'Orléans, qui s'adressa à Benoît pour ramener à une vie pieuse et sainte les moines, fort dissipés alors, du couvent de Saint-Mesmin de Micy. Benoît accueillit cette nouvelle demande aussi favorablement que la première et envoya à Théodulfe d'abord deux moines d'Aniane, puis, sur une lettre pressante de Théodulfe, très flatteuse pour Benoît, douze autres religieux.

Alcuin lui-même, à qui Charlemagne avait confié la direction du monastère de Saint-Martin-de-Tours entra de nouveau en rapport avec Benoît ; il lui demanda des conseils sur la manière de diriger le cloître, et le pria de lui envoyer quelques religieux d'Aniane. Ardon nous dit que les lettres qu'Alcuin adressa à Benoît étaient si nombreu-

sesqu'on pourrait en former un recueil considérable. Malheureusement il ne reste plus que deux de ces lettres d'Alcuin à Benoît. Louis le Débonnaire, successeur de Charlemagne, voulut continuer l'œuvre de réforme monastique entreprise par Charles. Pour cela il ne crut mieux faire que d'appeler auprès de lui Benoît d'Aniane. D'abord il l'établit en Alsace, dans le couvent de Marmoutier, près Saverne, dédié à saint Maur. Ardon nous dit que ce fut les larmes aux yeux que Benoît se sépara de son couvent d'Aniane. Mais à Marmoutier, Louis trouva que Benoît était encore trop loin de lui. Aussi, pour le rapprocher de sa cour, l'empereur fit construire un nouveau cloître dans les environs d'Aix-la-Chapelle, pour s'y retirer de temps en temps et s'entretenir avec Benoît. Sur le conseil de l'abbé d'Aniane, Louis le Débonnaire choisit la petite vallée d'Inda pour y construire le nouveau cloître auquel il donna le nom d'Inda. Dans le cours des temps, Inda perdit ce nom et s'appela Cornelimünster. Ni Ardon, ni Ermold, ne donnent la date de cette construction. Il est toutefois probable que ce fut entre les années 815 et 817.

Sur les conseils de Benoît, l'empereur se mit à réorganiser tous les couvents de l'empire ; il chargea Benoît de les visiter tous et de rétablir dans l'ancienne règle de saint Benoît tous ceux qui l'avaient abandonnée pour suivre des règles souvent arbitraires. C'est à cette occasion qu'il composa les *Capitula Monachorum* et que Louis proclama comme loi pour les couvents. Ces Capitulaires sont un exposé de l'ancienne règle bénédictine à laquelle Benoît avait fait subir quelques changements. Marion et le chroniqueur du cloître de Saint-

Vincent parlent de 72 chapitres. M. Nicolaï qui a particulièrement étudié ces capitulaires dit qu'il y a dans le canon qui nous reste de nombreuses répétitions et même des interpolations.

Pour consolider l'œuvre de Benoît, l'empereur réunit en 817 un concile à Aix-la-Chapelle qu'il chargea Benoît de présider et où assistaient Arnoult de Noirmoutier, Smarag de St. Michel, Appollinaire de Flavigny.

Les travaux du concile furent insérés dans trois livres. Le premier portait pour titre *De Institutione canonicorum*. L'auteur principal en fut probablement Amalarius de Metz. Dans les 113 premiers chapitres, l'auteur a renfermé les canons des conciles et des Pères qui traitent de la question; du chapitre 114 à 145 on trouve de nouvelles règles sur la *vita communis*, tirées pour la plupart de la règle de Chrodegang, sans toutefois mentionner cette règle (1).

Le deuxième livre est intitulé : *De institutione sanctorum monachorum*. Ce second ouvrage s'occupe surtout des chanoines et des nonnes. On y trouve d'abord sept chapitres tirés des Pères; de 7 à 28, ce sont des considérations sur la règle et la vie qui doit être observée dans les couvents de femmes. C'est dans ce livre qu'il est parlé de ces *Missi dominici* ecclésiastiques que l'empereur avait créés sur la recommandation de Benoît pour visiter tous les couvents du royaume et veiller à l'observation de la règle.

Le troisième livre n'est autre chose que les *Capitula Monachorum* de Benoît et que celui-ci avait fait accepter

1. Chrodegang, *Regula apud Holste*, *Codex Regularum*, t. II.

par l'assemblée (2). Pour la première fois Benoît fit admettre une classification des couvents d'après leurs richesses. Désormais il y eut trois classes. La première classe, c'est-à-dire la plus riche, devait donner à l'empereur, en cas de guerre, des subsides et des soldats. La seconde classe n'était tenue qu'à fournir des subsides; quant à la troisième classe, sa seule obligation était de prier pour l'empereur et la prospérité du royaume. Baluze, Mabillon, Pertz, nous ont laissé des tableaux de cette classification.

C'est dans ce même concile d'Aix-la-Chapelle que Benoît obtint la suppression des abbés commendataires qui, comme nous l'avons vu au commencement de ce travail avaient été une des causes premières de la décadence de l'ordre bénédictin. Sur la demande de Benoît, Louis le Débonnaire ordonna que désormais les abbés seraient choisis parmi les moines (1). Puis, afin d'amener un retour plus rapide vers la vie en commun, Benoît fit insérer dans un des canons que désormais l'abbé ne devrait plus seulement, comme cela avait été décidé à Francfort, dormir en commun avec ses moines, mais qu'il devrait aussi prendre avec eux sa nourriture. Il ne pourrait même jamais prétexter d'avoir à recevoir des hôtes pour se faire servir quelque chose de supérieur à la nourriture ordinaire. Benoît leur enjoignit encore d'avoir à apprendre par cœur toute la règle, de s'en inspirer constamment, de la faire connaître aux autres moines et de

1. *Vita S. Bened. Anian.*, n° 54, ap. Mabillon, *Act SS. ord. S. Ben.*, sæc. III pars I, p. 214.

la leur expliquer quand ceux-ci ne la comprenaient pas. Pour ce qui est du vêtement, le fondateur de l'ordre, Benoît de Nursie avait, nous l'avons vu, en prévision de la différence des climats, laissé aux abbés une certaine liberté, sans permettre cependant qu'ils allassent jusqu'à la frivolité. Plusieurs malgré cet ordre faisaient parade de porter des habits plissés et couverts de soie. Benoît sentit que là encore une réforme était nécessaire. A cet effet, il introduisit dans les capitulaires deux canons qui déterminaient d'une manière plus précise la forme et la nature des vêtements des moines.

Benoît n'eut garde non plus d'oublier les pauvres. Lui qui pendant toute sa vie avait largement ouvert les portes d'Aniane à tous les indigents, fit insérer dans un des canons des Capitulaires d'Aix-la-Chapelle qu'il serait toujours réservé pour les pauvres un dixième des revenus des couvents. Il faut sans doute entendre comme un écho de l'amour de Benoît pour les pauvres dans ces paroles qu'écrivait plus tard un abbé d'Epternach : « A quoi servent aux saints, disait-il, les églises qui s'élèvent jusqu'aux nues, avec leurs colonnes aux chapiteaux dorés, leurs voûtes étincelantes et leurs autels semés d'émeraudes ? A quoi servent les manuscrits à couleur de pourpre, aux lettres d'or et revêtus de pierres précieuses ? A quoi servent toutes ces choses, si dans la personne de ses pauvres le Christ meurt sur le seuil de la porte (1). »

Grâce à ces Capitulaires, beaucoup de couvents revinrent à l'observation stricte de la règle. Il n'y eut bientôt

1. Thiofridais, *Flor. epitaph. Sanct.*, lib. II, cap. 4.

plus dans tout le royaume qu'une règle unique à laquelle se soumirent tous les monastères (1).

Malheureusement cette réforme n'était pas suffisamment radicale. Elle ne portait que sur de trop petits détails. Aussi son influence ne tarda-t-elle pas à décroître rapidement. Toutefois on peut dire qu'elle prépara la réforme plus profonde et plus importante de Cluny.

MORT DE BENOÎT

Du monastère d'Inda, Benoît veillait à l'exécution des décrets du concile d'Aix-la-Chapelle, quand l'année 821 arriva. A cette date, Benoît était âgé de 70 ans, assailli par de nombreuses infirmités, il avait profondément altéré sa santé en se livrant à de nombreuses veilles, à des larmes continuelles, à des jeûnes rigoureux, ainsi qu'à des méditations et des travaux de toutes sortes. Sachant qu'il approchait à grand pas de la mort et pour soutenir les défaillances de sa vieillesse, il se faisait lire le récit de la vie et de la mort des anciens ermites du désert. Ces lectures nous dit Ardon, le faisaient pleurer abondamment. Il n'avait alors plus qu'un seul désir, quitter cette terre,

1. *Perfectum itaque propagatumque est opus, divina opitulante misericordia, et una cunctis generaliter posita observatur regula, cunctaque monasteria ita ad formam unitatis redacta sunt, ac si ab uno magistro, et in uno imbuerentur loco. Vita S. Bened. Anian.* n° 50. ap. Mabillon. *Act. SS. ord. S. Ben. sæc. IV, pars. I, page 244.*

non pour voir la fin de ses travaux et de ses souffrances, car il était prêt à tout, mais pour être uni enfin à son Dieu (1). Son état de santé s'aggravait de plus en plus. Un jour qu'il s'était longuement entretenu avec l'empereur dans son palais d'Aix-la-Chapelle, il se sentit tout-à-coup saisi par la fièvre. On le porta à son monastère. Là il passa toute la nuit en prière, cherchant à vaincre la fièvre qui le dévorait. Puis il dicta pour ses religieux d'Aniane une lettre d'adieux que Mabillon nous a rapportée. Lettre pleine de douceur, de patience et de foi. « Soyez toujours unis entre vous, leur dit-il, par les liens de la charité. Ne vous préoccupez pas outre mesure des ressources nécessaires ; grâce à Dieu, elles ne vous manqueront pas... Aimez toujours fidèlement tous les frères... Ne souffrez jamais qu'un monastère manque du nécessaire... En un mot, faites toutes ces choses comme si j'étais toujours présent au milieu de vous (2). » Cette dernière phrase nous montre combien grande était son influence morale sur tous ses frères. Le jour suivant, Benoît voulut réciter une dernière fois l'office. Arrivé à ce passage du Psaume cxviii : « Tu es juste, Seigneur », il dit : « Je me meurs » ; et il ajouta aussitôt ; « Traite Seigneur, ton serviteur selon ta miséricorde. » Après ces paroles, nous dit Ardon, « son âme riche de vertus s'exhala avec sa prière. » Il fut enterré à Cornclimünster, mais on ignore le lieu exact de sa sépulture. Aucun homme, dit

1. *Vita S. Bened. Anian*, n. 56, ap. Mabillon *Act. SS. Ord. S. Ben. saec. IV pars I*, page 214.

2. Mabillon, *Act. S. S. Ord. S. Ben, saec IV, pars I*, page 25.

le père Menault, n'a remué ses cendres et personne n'a troublé la paix du tombeau où l'ont déposé ses premiers disciples.

Telle est la vie de ce premier réformateur de l'ordre bénédictin. Saint Benoît d'Aniane figure au premier rang parmi les personnages éminents de l'entourage des empereurs Charlemagne et Louis le Débonnaire. Combattre l'ignorance par l'instruction, la grossièreté des mœurs par les arts de la civilisation, la superstition et l'idolâtrie par les lumières de la religion, les passions et les vices des hommes en les soumettant à une vie rude et laborieuse, telle fut l'œuvre que Benoît entreprit. Assurément, seul il n'aurait pu accomplir l'œuvre grandiose qu'il avait conçue. Mais son influence fut suffisamment grande pour lui mériter une honorable place à côté des Alcuin, des Raban Maur, des Leidrade et des autres savants qui illustrèrent le VIII^e et le IX^e siècle.

